

Anne Hébert, notre mère à toutes...

Esther Croft

Number 117, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56085ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

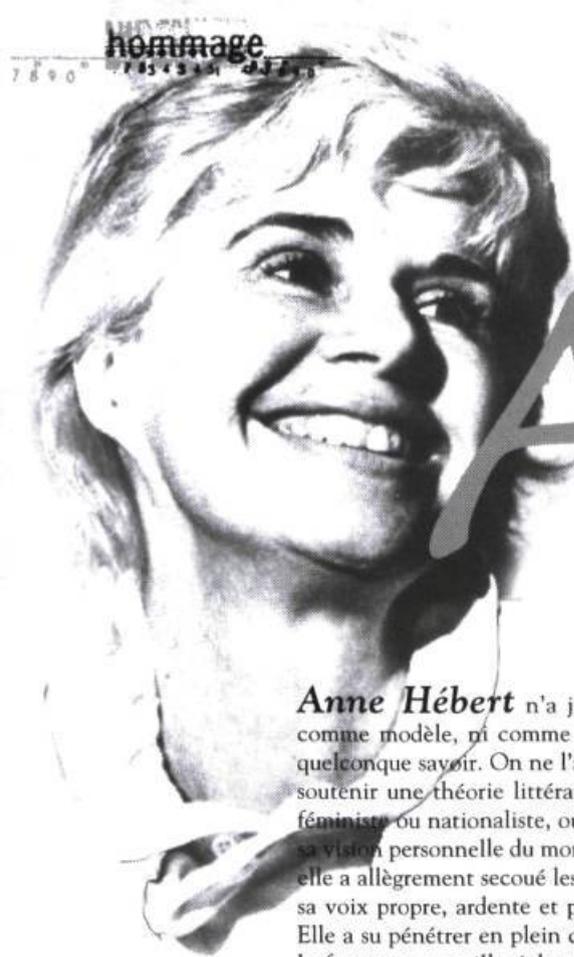
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Croft, E. (2000). Anne Hébert, notre mère à toutes.... *Québec français*, (117), 26–26.



par Esther Croft

Anne Hébert

notre mère à toutes...

Anne Hébert n'a jamais cherché à s'imposer comme modèle, ni comme porteuse de vérité ou d'un quelconque savoir. On ne l'a pas vue souvent, non plus, soutenir une théorie littéraire, défendre une idéologie, féministe ou nationaliste, ou encore chercher à imposer sa vision personnelle du monde. Et pourtant... Pourtant, elle a allègrement secoué les règles de l'art pour imposer sa voix propre, ardente et pure, infiniment percutante. Elle a su pénétrer en plein cœur du silence des femmes, le fracasser en mille éclats pour libérer le cri primitif qui en avait étranglé plus d'une. Elle a creusé sans relâche la terre d'ici jusque dans ses tombeaux les mieux enfouis, jusque dans ses eaux troubles les mieux dissimulées. Enfin, elle est apparue malgré elle comme un exemple souverain d'individuation accomplie, d'intégration harmonieuse des puissances contraires. Et, qui, mieux qu'elle, a trouvé l'audace de s'aventurer seule dans les souterrains les moins fréquentés de l'âme, d'en explorer chacune des grottes, d'en gratter chaque paroi, de forcer chaque signe à révéler son sens caché, souvenant le plus insoutenable et le plus difficile à partager ?

Elle a su pénétrer en plein cœur du silence des femmes, le fracasser en mille éclats pour libérer le cri primitif qui en avait étranglé plus d'une. Elle a creusé sans relâche la terre d'ici jusque dans ses tombeaux les mieux enfouis, jusque dans ses eaux troubles les mieux dissimulées.

Pour ma part, c'est ce courage farouche, cette force à la fois impudente et sensible, cette détermination exaltée et parfois cruelle à déterrer les racines du pire, qui m'ont sans doute le plus profondément remuée ; et c'est cela aussi qui m'a d'abord sollicitée, puis harcelée et finalement soutenue dans ma propre démarche d'écriture.

Depuis longtemps, depuis toujours, peut-être, je voulais écrire. Raconter de belles histoires remplies de beaux mots, de pensées nobles et de grands sentiments. Mais le vrai s'acomode mal du joli et du prêt-à-parler. Quelque chose en moi résistait féroce à cette fausse naissance, à ces demi-vérités trop bonnes à dire. Et Anne Hébert, dans sa grandiose impénitence, est venue me barrer littéralement cette voie d'accès trop facile. Année après année, elle s'est appliquée à renforcer la barricade : *Le torrent, Les cham-*

bres de bois, Kamouraska, Les enfants du sabbat, Héloïse... Comment vouloir encore flatter les apparences devant le déchaînement de telles fureurs ? Comment nier plus longtemps ce goût âcre des enfances déçues, des illusions trop rapidement perdues ? Dans l'intimité dérangeante de l'œuvre de Anne Hébert, je ne pouvais pas ne pas admettre que cette révolte sourde et muette qui grondait en moi se reconnaissait douloureusement dans les tourbillons meurtriers du torrent, dans l'impétuosité des désirs d'Elizabeth d'Aulnières, dans les provocations sacrilèges de sœur Julie de la Trinité, dans la séduction trouble d'Héloïse. J'ai fini par abdiquer, par renoncer à mes bonnes intentions et essayer d'écrire pour de bon. Des histoires pas jolies du tout mais plus vraies, issues non pas d'une volonté consciente mais d'un combat intérieur aussi nécessaire qu'inconfortable. Et aujourd'hui encore, quand l'angoisse me saisit, quand je rêve de succomber à la tentation de la légèreté, je reprends un livre déjà lu de la grande prêtresse et je sais que l'intensité de chacune des pages aura vite fait de me ramener à l'ordre de l'essentiel.

De nouveaux livres de Anne Hébert, il n'y en aura plus jamais. Mais ceux qu'elle nous a offerts si généreusement jusqu'à la fin contiennent assez de force de vie pour nous donner encore longtemps de l'émotion au ventre et du cœur à l'ouvrage.

Et quand l'absence sera trop rude ou le silence trop oppressant, nous, les filles de Québec, nous n'aurons qu'à suivre les traces de Flora Fontanges jusqu'au quai de l'Anse aux Foulons ; et là, debout « dans l'odeur de goudron et le soir qui descend », lorsque surgiront de nos mémoires « les noms de celles qui nous ont enfantées,

Graton, Mathurine,
Gruau, Jeanne,
Guerrière, Marie-Bonne »,
nous serons à peine étonnées de nous entendre rajouter Hébert, Anne

et nous aurons envie de la remercier bien haut, elle, « notre mère à toutes, venue vers nous qui n'existions pas encore, pour nous sortir du néant et de l'odeur de terre en friche ».